

ART HOURRA POUR HARING !

« KEITH HARING »

Expo

Musée d'art contemporain
81, quai Charles-
de-Gaulle, 69006 Lyon,
jusqu'au 29 juin 2008.

À L'ÂGE OÙ SES COPAINS usaient leurs fonds de culotte sur les bancs de l'école, Keith Haring usait les siens sur les banquettes défoncées du métro new-yorkais. Il y couvrait de ses dessins les murs et les couloirs. Il a peint aussi un fond de scène pour l'Opéra de Marseille, il a tagué des voitures aux 24 Heures du Mans, donné des dessins pour les montres Swatch. Voyageur impénitent, il avait travaillé en 1986 sur le mur de Berlin, narguant les policiers est-allemands ébahis. Comme son ami Jean-Michel Basquiat (moins cultivé mais plus talentueux que lui), Haring fut un météore de la peinture américaine des années 80. La mort de Basquiat par overdose en 1988, à 28 ans, fut suivie d'une grimpée phénoménale de la cote de ses tableaux. Lorsqu'il apprit sa séropositivité, Haring devina que ses œuvres connaîtraient le même sort. Avec cette manne à venir, il créa une fondation à la fois dédiée à l'éducation des jeunes et à la recherche médicale. Bien vu : en 1990, l'une de ses toiles, *Black Painting*, fut vendue 280 000 euros en vente publique. Keith Haring mourut quelques semaines plus tard. Il avait 31 ans.

On a tous gardé en tête la bonne bouille ronde de Haring



« Sans titre », une œuvre réalisée en 1982.

derrière ses grosses lunettes hublots. On n'a pas oublié non plus les personnages et les signes récurrents de ses dessins disposés comme de drôles de labyrinthes, de ses mille-pattes rigolards à ses Mickey chahuteurs. Tout un langage plastique accessible à tous que Haring voulait sortir des musées pour l'exposer dans la rue. Les médias et le public ne s'y sont pas trompés : le succès a été immédiat. Jusqu'au bout, Keith Haring recherchera de vastes espaces vides où ses personnages pourront s'ébattre librement : c'était sa manière à lui de donner vie à des lieux que l'on a trop vite fait de banaliser. Aujourd'hui, Lyon se souvient et lui consacre une rétrospective qui réunit un ensemble sans précédent d'œuvres issues de collections américaines et européennes, publiques et privées. On peut décréter que l'on n'aime pas le « style Haring ». Mais impossible de ne pas reconnaître qu'il s'agit là d'un des langages visuels les plus foisonnants du XX^e siècle. ■ **Véronique Prat**
A lire : Haring, d'Alexandra Kolossa, [Taschen] 96 p., 6,99 €.